

## ***Touchés par la grâce***

*Grâce : état de paix intérieure, de bonheur, de bien-être.*

*Adresse au lecteur, à la lectrice (1) :* Mais non, pas là, je te l'ai déjà répété. Il faudra regarder légèrement à côté, c'est un art de lucioles. L'*ici* n'est pas dans le halo lumineux mais à moitié dans son ombre.

*Adresse à la lectrice, au lecteur (2) :* J'ai acheté récemment un manuel d'apprentissage pour sténographes (1961) selon le système Prévost-Delaunay. Les pages sont noircies de signes cabalistiques fragmentaires, et l'exercice 34 propose de traduire la phrase suivante : « Voulez-vous visiter les catacombes avec nous ? »

\*

Il flotte comme une petite brise fraîche. D'ailleurs, ça sent la menthe, on n'y échappera pas, on a le nez qui picote. Lève les yeux, tu vois un peu ? Le chewing-gum sous la chaise, on avait failli ne pas le remarquer. On passe à travers des voiles vert tendre, rose saumon, moutarde de Dijon, qui plissent comme des cous de Shar-pei : ils se reflètent sur les murs comme de petites aurores boréales. Les drapés, il connaît : il les repère sur les bas-reliefs des églises, il les prélève, il les teint : c'est Vénus anadyomène dans l'eau du Jourdain. Lui, il a du mal à respirer, il mange les césures, il refuse la convention des tirets qui séparent deux syllabes, il met les points en début de ligne puisqu'il en a envie. Elle, elle vérifie son pouls, elle dessine des graphiques, pour l'instant tout va bien : peu de pics, calme plaine – je n'ai pas dit morne. C'est reparti : une course, vitesse folle, et même si le ton est calme, d'un coup cela presse. On gigote, on s'active : des jambes folles qui prennent leur indépendance. On dit que le triskell, ce n'est rien d'autre que trois jambes qui s'entremêlent à hauteur de cuisse.

Alors, reprendre à nouveau le temps : le temps de contempler le ciel et les nuages cotonneux qui flottent sans bruit, le temps de tendre l'oreille. Ça siffle timidement au niveau du bitume, il faut s'accroupir pour capter les bribes de la mélodie.

On interprète les craquèlements sur l'asphalte comme des indices de catastrophes passées : c'est une flèche de rabattement qui se devine à peine, grise sur gris. Moi, quand j'entends *colle de peau de lapin*, ça me fait toujours le même effet. J'ai l'impression qu'on a trouvé la petite boule de poils charmante de Beatrix Potter sur un coin de route, et que de son corps inerte suinte désormais de la Cléopâtre bien fluide. Rien à faire, les bas nylon bourrés à la mousse me scellent au sol. Difficile de retrouver la légèreté : même ses pieds nus qui dansent, lorsqu'ils viennent enserrer un arbuste nouveau, me paraissent pétrifiés comme les arbres d'Arizona.

Quand j'étais petite et qu'il gelait la nuit, j'espérais trouver au lever du jour dans le jardin la manne des Hébreux : « Au matin, il y eut une couche de rosée autour du camp. Quand cette rosée fut dissipée, il y avait à la surface du désert quelque chose de menu comme des grains, quelque chose de menu comme la gelée blanche sur la terre. » C'est pareil, tout ce qu'elle touche, elle le transforme : elle cristallise le sel, elle assèche les éponges. Avec le sable elle fabrique du verre, avec le verre elle fabrique des galets. On croit que c'est dur, mais cela s'avère mou, et inversement : on voudrait se le mettre sous la dent (pour voir un peu). Certains veulent creuser, savoir ce qui se cache sous la surface : on effeuille la tête la tête d'un

médecin en blouse noire comme on déplacerait un carré d'herbe dans son verger. C'est la mue du serpent qui l'intrigue, cette seconde peau enfin ôtée il la met sous presse, seules les écailles brillent encore à la surface du papier.

Dans les fontaines, on aura déposé des oranges : elles flottent et se réunissent par agrégats ronds, peau contre peau dans l'eau douce. C'est un bassin ombragé des jardins de l'Alhambra, peint à même le sol ; dans le blanc d'Espagne virevoltent de délicats poissons, pas assez farouches pour se cacher. C'est une nappe poudrée immaculée où poussent des fleurs coupées comme de gracieuses algues colorées. On s'interroge : pourrait-on aller cueillir l'or au fond des mers ? La tête hors de l'eau, on peut lever les yeux au ciel, encore une fois, pour y contempler des cumulo-nimbus très déliés, roses, jaunes ou légèrement bleutés, aux pigments encore imbibés.

On a la liquidité poétique : ça se perd dans les tourbillons métallisés du mica, on pourrait passer des heures à contempler les méandres des paillettes noyées. On a la liquidité mélancolique : sur les joues du petit et de ses amis, le maquillage a fondu et coule désormais en rigoles colorées. On a la liquidité familiale : tout le monde n'a pas le regard vitreux, elle l'a toujours dit, elle a le cristallin brillant comme son aïeul qui – pas de hasard – était pompier. Sur les photographies de classe, les visages s'effacent peu à peu, en commençant par les bouches ou les yeux qu'on a lavés de leurs détails.

Ça brûle sec. C'est le volcan qui émerge sous le sable : il bouge lentement, du reste on ne l'a pas vu tout de suite, on marchait sur le cratère tranquillement en l'imaginant éteint depuis des lustres et on a sursauté en constatant que la chaleur était bien là, sous nos pieds. Elle a beau être en robe blanche, elle souffle le chaud comme le froid. Elle bégaye presque de colère : « Tu mens ». On entend « Tu m' » : tu m'aimes, dis ? Et conclure sur l'éblouissement : oui, ses dessins crépitent comme des feux d'artifice dans un ciel clair, comme un lancer de confettis, comme des chips de crevette sous la langue.

Adresse au lecteur, à la lectrice : Célestine.

Adresse à la lectrice, au lecteur : Clément.

Pour l'air : Boris, Guillaume, Delphine, Maxence, Loris, Émilie, Loris, Maxence, Boris, Guillaume.

Pour la terre : Émilie, Céline, Clara, Chloé, Céline, Clément, Valentin.

Pour l'eau : Lucie, Kahina, Delphine, Lucie, Chloé, Florian, Clara, Florian.

Pour le feu : Valentin, Célestine, Kahina.